

AU FOYER

Apparition

Je vis un ange qui passait sur ma tête ;
 Son vol éblouissant apaisait la tempête
 Et faisait taire au loin la mer pleine de bruit.
 — Qu'est-ce que tu viens faire, ange, dans cette nuit ?
 Lui dis-je. Il répondit : — Je viens prendre ton âme.
 Et je le vis tremblant en lui tendant les bras.
 Et je le vis se reculer et fuir en s'évanouissant.
 Il ne répondit pas, le ciel que l'ombre assaillait
 S'éteignait... Si tu prends mon âme, écris-moi
 Où l'emporteras-tu ? Montre-moi dans quel lieu.
 Il se taisait toujours — O passant du ciel bleu.
 Es-tu la mort ? Lui, dis-je, ou bien es-tu la vie ?
 Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,
 Et l'ange devint noir et dit : — Je suis l'amour.
 Mais son front sombre était plus charmant que le jour,
 Et je voyais dans l'ombre où brillaient ses prunelles
 Les arches à travers les plumes de son aile.

Jersey septembre 1895

Victor Hugo

Le mariage du fils de Jacques Latouche

— Hé ! femme, on les marie nos garçons !
 — Oui, oui, on les marie nos garçons, c'est vrai ; mais si tu savais long temps mariées, elles aussi, si elles eussent voulu...
 — Ne te fâche donc pas, femme ! Ce n'est pas un reproche que je fais à tes filles ; tout de même ça arrive comme ça, qu'est-ce que tu veux ?

Ce furent les premiers mots qu'échangèrent Jacques et sa femme un beau matin de juin. La journée commençait souvent ainsi, par une raillerie, car Jacques Latouche aimait à rire, à taquiner sa femme plus que les autres peut-être. Et bien qu'elle passât pour la femme la plus prompte du village, cela amusait Jacques de se faire, de temps en temps, accrocher la langue de sa femme dans le dos. Tout le monde au village craignait un peu Mme Latouche. Mais Jacques lui, avec ses trente années de mariage, mais surtout avec l'habitude d'entendre tout le long du jour cette voix sifflante, en craignant plus rien, Dieu merci !

Durant les longues soirées d'hiver, ils allaient souvent veiller chez les voisins, et là, on éprouvait les autres voisins entre deux parties de cartes. Mme Latouche commençait la première et finissait la dernière, cela va sans dire. Jacques, parfois, et en pleine veillée, s'il vous plaît, l'osait bien morigéner, mais elle lui passait sa langue au travers du cou, et ce n'était pas long. Pauvre M. Latouche ! Malgré tout cela il gardait toujours un sourire pour sa femme — bien qu'il en eût dépensé beaucoup pendant sa vie pour les femmes des autres — et cela faisait davantage Mme Latouche, non pas les sourires de Jacques pour les femmes des autres, mais celui, bien entendu, qu'il gardait jalousement pour elle chaque fois qu'elle l'attrapait ainsi.

— Hé ! si les grands chènes plantés le long de la route, et qui ont entendu bien des reproches quand Jacques et sa femme s'en revenaient seuls, après la veillée, pouvaient parler, comme nous serions peut-être surpris de connaître une autre Mme Latouche : une Mme Latouche toute changée, toute craintive. Quand Jacques Latouche se donnait la peine de sortir son bon sens c'était malin de badiner avec lui et sa femme, dans ce temps-là. J'imagine bien, devrait rentrer forcément un petit bit, sinon toute sa langue... jamais, oh ! non, jamais, jamais, la femme n'aurait pu

faire taire Jacques Latouche, croyez-le bien. Mais le plus souvent il passait par-dessus ces bagatelles de la vie, et il s'en moquait : il faisait à peu près comme tout le monde fait, c'était un homme comme il faut.
 — Ce matin-là, il parla donc du mariage de son fils, Pierre.
 — Le temps approche, dit-il à sa femme.

— Et nous n'aurons pas trop de temps pour nous préparer, répondit-elle. Ça fait pas mal de besogne pour moi chaque fois que tu maries un de tes garçons ; il faudra toujours faire aussi bien pour Pierre que pour les autres.

— Sans doute, sapristi ! car Pierre, tu le sais, c'est le mien. Bon ! c'est entendu, n'est-ce pas, femme ?... Pierre se mariera aux derniers jours de juin. Si la jeune Boisclair peut en faire autant de son côté, ce sera un beau mariage pour M. le curé, j'en suis sûr.

Ce jour arriva. C'était un matin de soleil, et toute la campagne semblait sourire le jour du mariage du fils de Jacques Latouche. Jacques, tout endimanché, était allé comme à l'ordinaire faire le tour de ses champs, et s'en revenait le long des clôtures. De temps en temps, un rossignol lançait dans l'air ses notes plaintives, et l'on entendait au loin dans les grands bois le chant des oiseaux. Là-bas, au fond de la vallée, la petite cloche de la petite église du village sonnait l'angelus. Sur le grand chemin, s'en allait le nez au vent, la vieille fille du maire. Le mariage de Pierre ne semblait pas, ce jour-là, lui causer des émotions neuves. Elle traversa la route, traînant avec elle son parapluie qui la suivait beau temps mauvais temps, et prit le chemin de raccourci qui conduisait à l'église. Son nom, à cette vieille fille-là, c'était Josette Savard. Les ans n'avaient pu changer son caractère et elle n'était pas très aimable. Ainsi, quand elle passait dans le village, on entendait chuchoter : — Tiens ! la vieille fille du maire qui passe ! Un beau jeune homme du village voulut lui crier un jour qu'il faisait un beau soleil : — Il pleut, il pleut, Josette, ouvrez donc votre parapluie ! Elle lui conta son histoire, à ce beau jeune homme, un peu plus que son histoire même... et ce fut fini.

Jacques, en revenant, s'arrêta près de la grange, et regarda tous ces champs d'un vert si vif, qu'au coup, Mme Latouche qui l'attendait depuis longtemps, toute pimpante dans sa belle robe de soie noire, lui cria, la tête passée à travers un petit carreau : — Dépêche-toi donc, Jacques ! Pierre est prêt, et vous n'avez pas trop de temps. Oui, comme d'habitude,

jamais trop pressé pour aller à l'église.

— Hé ! on les marie nos garçons, femme ! répondit Jacques tout bonnement. Bah ! continua-t-il, du temps, on en aura ; et puis, quand bien même M. le curé attendrait un petit peu... ce n'est pas tous les jours qu'il en fait des mariages comme ça. Jacques monta sur la petite galerie et continua de gesticuler sans le moins du monde s'occuper de sa femme. Oui, c'est un beau jour pour se marier, disait-il. Moi, le jour de mes nocces, il pleuvait, grand ciel ! ce n'est pas malheureux quand il pleut, mais on dit tout de même que c'est plus chanceux quand il ne pleut pas.

— Mais qu'est-ce que tu chantes là ? lui cria sa femme la tête toujours dans le petit carreau. Regarde là bas, ne vois-tu donc pas au tournant de la route ?... c'est la voiture de la petite Boisclair qui s'en va, et les gens vont encore jaser si tu arrives en retard.

La voiture de Jacques s'arrêta à la porte de la petite église. Sur le perron, les gens du village attendaient, par petits groupes, le marié. Tous les yeux, va sans dire, s'enfoncèrent sur lui. Pierre, dans son habit noir, bien trossé, saluait à droite, à gauche, tout en mettant ses beaux gants.

— "T'as pas peur, toujours ?" lui dit en passant Jean Sanchagrin. Le grand garçon de Jacques se contenta de sourire, puis, rougit un peu. Tous entrèrent et la messe commença. Ce ne fut pas long. Joseph Hamel, le meilleur chanteur de la place, eut à peine le temps de chanter trois beaux cantiques, et tout était fini. On se dépêcha de sortir pour voir passer les mariés.

— Tiens ! les voilà, dirent quelques-uns. En effet, la petite Boisclair et Pierre sortirent bras dessus bras dessous, suivis de la famille et d'une longue file d'invités. La mariée les yeux baissés, — tel autrefois Béatrix sortant de l'église de Florence — marchait avec beaucoup de précaution. On s'approcha pour les voir mieux, mais la petite Boisclair ne regardait pas et semblait toute gelée dans sa longue robe de soie blanche.

Dans la belle voiture des mariés qui attendait, Pierre et sa femme prirent place, et "P'tit Louis" le violon du village, tout fier de conduire un pareil couple, fit partir majestueusement un grand rouge de cheval. Sur le perron de l'église, quelques vieilles personnes s'attardèrent pour jaser encore un peu des mariés tout en suivant des yeux, au loin, la voiture qui emportait la nouvelle Mme Latouche. Et l'on apercevait encore sur la petite route qui descend vers le grand chemin une longue file de voitures traînées par des chevaux de toutes sortes de couleur ; on allait le petit trot. Pour les mariages, c'est comme pour les enterrements, on ne va jamais bien vite.

Par cette belle matinée ensoleillée, je n'en sais quel charmé il y avait à regarder passer tout ce monde qui s'en allait joyeusement à travers la campagne, tantôt saluant des femmes sorties des maisonnettes à pignons blancs, tantôt saluant un paysan au fond de son champ et qui, de loin, avec son grand chapeau de paille, retournait, à son tour, le salut. Et les voitures s'éloignaient. De temps à autre, à un tournant, on les apercevait bien encore, mais bientôt elles disparaissaient. La campagne reprit son calme, et le fils de Jacques Latouche était marié.

Le soir, il y eut une grande veillée chez Jacques. La veillée des nocces à la campagne, ce n'est pas

une mince affaire, vous savez, pour la mariée surtout. Pour la première fois de sa vie, la petite Boisclair allait être bieu exposée, car chacun a son mot à dire dans une veillée de nocces — son mot le plus fin, bieu entendu, et, ma foi ! l'on dirait que le marié ne compte pas du tout ce soir-là. Il importait donc beaucoup pour la nouvelle Mme Latouche de se faire une réputation en cette circonstance.

La maison était pleine de monde. La mariée, dans un coin, était bien entourée et jasant bien haut avec tout le monde ; elle semblait moins timide qu'au sortir de l'église ; elle commença, comme on dit, à prendre de l'élan. Pierre, son mari, — car il ne faut pas l'oublier, même quand tout le monde semble ne pas s'occuper de lui, — Pierre, dis-je, paraissait mal à l'aise dans sa grande redingote noire. On parlait de toutes sortes de choses autour de lui, mais il écoutait sans mot dire, se contentant de sourire, toujours. Le dernier des grands fils de Jacques Latouche n'était pas, — cela soit dit en passant, par exemple — un g'ron très brillant.

— Hé ! n'est-ce pas, femme, qu'on les marie nos garçons !... le tonnerre de tonnerre ! C'est Jacques qui, tout à coup, revenait avec son éternelle question. Et toute la jeunesse de rire.

— Et t'en irais, Jacques, lui répondit sa femme, ne recommence pas devant le monde, et laisse-moi tranquille. — Bon ! le jour des nocces, femme il ne faut pas se fâcher ; puis, ce tournant vers "P'tit Louis" le violon, Jacques lui demanda : — Si tu nous jouais quelque chose en attendant ?

— En attendant quoi ?... reprit vivement le violon. — Réponds Jacques, réponds, lui cria sa femme du fond de la salle. Jacques, tout surpris, ne répondit rien, mais, se penchant vers la mariée, lui dit à l'oreille :

— Hé ! on les marie nos garçons ! Mme Latouche qui le suivait des yeux, en le voyant se pencher ainsi s'approcha, mais elle arriva juste à temps pour ne rien entendre, ce qui la laissa un peu inquiète. Bien singulière position, en vérité, pour une femme curieuse comme l'était Mme Latouche.

Tout le monde presque, tour à tour, avait chanté sa petite chanson accompagnée toujours par le violon ; on avait commencé par la mariée, cela va sans dire. La nouvelle Mme Latouche n'avait pas mal chanté à tout ; et bien qu'elle n'en eût pas l'habitude, elle avait chanté si fort qu'elle avait plu et reçu beaucoup de compliments. Cela avait paru faire plaisir au grand garçon de Jacques Latouche. Jacques lui avait même dit : — "Vous devriez chanter à l'église avec nous autres".

Mais le pauvre Pierre n'avait pas été aussi heureux. De tout droit comme un sapin avec ses grands bras pendants, il avait recueilli des mots quelconques. Le violon ne s'était pas cependant laissé intimider, et il avait continué de jouer son air quand même : bref, c'avait été plutôt un solo de

violon. On se préparait à partir quand on vit Jacques s'avancer. — Mais on en a oublié un bon, dit-il : François Huot...

François Huot, c'était un cousin de la petite Boisclair, un cousin de la ville, s'il vous plaît, et il devait savoir, cela va presque sans dire, de belles chansons. Après s'être fait un peu prier, comme tous les autres du reste, il sortit de sa poche une grande feuille de musique. Tous ses yeux se tournèrent alors vers François Huot : silence d'église. Il commença, le violon, suivi aussitôt. Mais c'était pas mal difficile pour notre musicien de campagne, et il grattait sur toutes les cordes de son instrument pour tomber, comme on dit, dans le ton. Qu'importe ! il s'en tira tant bien que mal, plutôt mal, et le cousin de la ville chanta sa grande chanson tout d'un bout sans respirer. Evidemment, ce cousin-là avait conservé ses poumons de la campagne. Une seule chose fit défaut : le violon n'avait pas encore fini de jouer tout son air quand le cousin de la ville arriva au bout de sa chanson. Ce fut, ce soir-là, le dernier "fon" de P'tit Louis le violon.

Ainsi finissait la grande veillée des nocces du fils de Jacques Latouche. Par une belle nuit de juin, chacun reprit doucement le chemin de la maison. L'on entendait pendant quelque temps encore sur la grande route ces voix claires et joyeuses de paysans, puis, plus rien, rien que le vent qui, de temps à autre, jasant avec les feuilles des grands chênes.

Le lendemain, Jacques, comme à l'ordinaire, descendit faire le tour de ses champs. En fermant la petite barrière, il regarda le soleil qui se levait sur la campagne couverte de marguerites et de boutons d'or : — Ça va taper dur aujourd'hui, murmura-t-il en traversant le chemin.

Joseph PATRY.
 Québec, novembre 1918.
 Au Pays de l'Erable

Voix de maman — Qu'est-ce que tu fais Jeannette ?
 Jeannette — J'écris une lettre à Jacqueline !
 Voix de maman — Mais, ma chérie, tu ne sais pas écrire !
 Jeannette — Ça ne fait rien, elle sait pas lire !

Voici une anecdote, mais une vraie ! Vers le commencement du siècle dernier, le juge Williams siégeait aux Trois-Rivières ; le greffier de la Couronne était alors Charles Thomas ; tous deux étaient Anglais. Le dernier par suite de son éducation parlait le français avec facilité. Le juge Williams, lui, le parlait peu au point. Un jour, ayant à lire, en français une condamnation à mort, il s'arrêta sur le mot "pendu", puis, se tournant vers le greffier :

— M. Thomas, what is the french for hang ?
 — Pender, your honor.
 Et le juge, s'adressant au condamné :
 — Vous serez ponndiou par le cuou...
 Voilà pour le moins une exécution peu banale !
 Gerard Le Jeune
 "Le Passetemps"

Les trépassés

(2 NOVEMBRE)

Le vent pleure là-bas : pleure le Vent d'automne
 Dans les vieux saules creux aux troncs tout ramassés,
 Se lamente sa voix plaintive, monotone :

Le Vent pleure les Trépassés !
 Le vent souffle plus fort, le Vent souffle en tourmente
 Vers les hauts peupliers sur la rive espacés :

Semblant crier au Ciel la pitié que nous hante.
 Il souffle pour les Trépassés !

Le vent hurle, mugit en courant sur la plaine
 Où ceux qui ne sont plus, — par l'effort terrassés, —
 Rudement ont peiné. Le Vent, chargé de haine,

Hurle à la mort... aux Trépassés !
 Le vent sonne à présent. — Du campanile proche,
 Aux vêtus-terreux par les siècles tassés,

Son souffle tout puissant fait osciller la cloche,
 Sonnant le glas des Trépassés !

...Puis au champs du repos, parmi la nuit obscure,
 Des pierres il redit tant de noms effacés,
 Sa voix ne gronde plus... dans l'ombre elle n'arrure :

Le Vent veille les Trépassés !
 PAUL CHOLET.

Pendu par le ???

Voici une anecdote, mais une vraie ! Vers le commencement du siècle dernier, le juge Williams siégeait aux Trois-Rivières ; le greffier de la Couronne était alors Charles Thomas ; tous deux étaient Anglais. Le dernier par suite de son éducation parlait le français avec facilité. Le juge Williams, lui, le parlait peu au point. Un jour, ayant à lire, en français une condamnation à mort, il s'arrêta sur le mot "pendu", puis, se tournant vers le greffier :

— M. Thomas, what is the french for hang ?
 — Pender, your honor.
 Et le juge, s'adressant au condamné :
 — Vous serez ponndiou par le cuou...
 Voilà pour le moins une exécution peu banale !
 Gerard Le Jeune
 "Le Passetemps"

Rencontrez à Droite
Au lieu de gauche
 N'oubliez pas que
Le et Apres le Premier Décembre
 1922
 Les Règlements des chemins pour la Province du Nouveau-Brunswick seront "Rencontrez à droite et non à gauche."

Le temps ramène bien des enfants à la maison. Entre autres souvenirs agréables renouvelés, il y aura le thé qu'ils buvaient pendant leur enfance: le "RED ROSE."



RED ROSE TEA "is good tea"

Le Café moulu "RED ROSE" plaît aux personnes exigeantes